

Journal d'un pèlerinage à la vallée de Bagnes et au St Bernard – par le
doyen Bridel

Adressé à mes filles L.B. et C.L., née B.

Quand je ne suis pas avec vous en réalité, mes chères filles, j'y suis par mes pensées ; je vous mets toujours à mes côtés dans chaque promenade que je fais pour vous associer à mes souvenirs, et quoique idéale, votre compagnie ravive mon existence et m'empêche de regarder ma solitude actuelle comme un isolement... Elevées dans nos Alpes, je me rappelle le temps où, lestes comme les gazelles du désert, vous parcouriez gaîment les vallées pastorales qu'arrose la Sarine, vous gravissiez sans peine les vertes croupes qui les dominent, et vous alliez piller la corbeille de Flore jusque sur les rochers des cimes les plus escarpées ; ainsi initiées aux grands scènes des montagnes, vous ne serez point étrangères à ma dernière excursion, dont je vous devais les détails : vous suivrez le vieux pèlerin, qui, le sac de cuir sur le dos, le bourdon à la main et la gourde pendue en sautoir, va comme s'il n'avait que vingt ans, étudier l'homme et la nature dans des contrées sauvages et infréquentées, et vous partagerez doucement ses découvertes et ses sensations, sans partager ses fatigues¹.

Vous vous souvenez que d'abord après la débâcle du 16 juin 1818, je suis allé à Bagnes pour voir par moi-même le malheur et les malheureux, et pouvoir en parler et en écrire d'une manière positive.

...

... Au débouché de ce site, aussi effrayant qu'il est pittoresque, on gravit avec peine jusqu'à la Barne de Champrion, arête rocailleuse, à la tête d'un vallon richement gazonné qu'embellit un lac en miniature de l'eau la plus limpide. De ses bords verdoyants on signale au midi le glacier de Champrion ; au nord, le glacier de Breuney, et à l'ouest celui du mont Durant, déjà visible depuis le presbytère de Chabloz : on atteint un peu plus loin le chalet de Champrion. Ce chalet, le plus grand qui existe dans cette partie des Alpes, est aussi modeste dans son architecture que dans son ameublement : c'est un carré long de mur sec, qui laisse souffler tous les vents entre les interstices des pierres irrégulières dont il est construit ; son toit, en poutres de mélèze, est recouvert de larges dalles : sa porte est si basse, qu'il faut se baisser pour pénétrer dans l'aire intérieure, qui est sans aucune division. A droite, en entrant, sont les chaudières, le plateau de bois sur lequel s'égouttent les fromages du jour, et quelque tablettes destinées à supporter les ustensiles de première nécessité. Au milieu est une cuve qui reçoit le petit lait après sa seconde cuite, et une large planche portée sur quatre pieds, qu'on pourrait, à toute rigueur, appeler une table, si elle servait aux repas. Il n'y a pas plus de lit que de chaises ; mais sur la gauche, un demi-pied d'herbe sèche, avec quatre ou cinq couvertures de laine grossière,

¹ Il y a dans la prose de Bridel d'incontestables similitudes avec celle de Rousseau. Même style coulé, même attrait de la sainte nature.

forme la couche des quinze bergers chargés du service de la montagne. Survient-il un voyageur, un chasseur de chamois, un contrebandier, un mendiant, un étranger quel qu'il soit, les habitués du chalet serrent amicalement leurs rangs pour lui faire une place d'hospitalité. Vous voyez, mes chères filles, combien peu il faut au montagnard simple et robuste pour s'abriter et vivre dans ces contrées, que les citadins croiraient inhabitables. Le chalet dont je vous parle est cependant un palais, comparé à la plupart des autres chalets des Hautes-Alpes valaisannes, lesquels ne sont souvent qu'un enfoncement caverneux sous un rocher qui surplombe, dont l'entrée est close par un retranchement de pierres entassées, dans lequel s'ouvre pour servir de porte une espèce de trou irrégulier de quatre pieds d'embrasure au plus : d'autres fois, c'est une petite enceinte de murs crus, recouverte de minces plaques de schistes. Dans quelques montagnes, notamment dans celles de la commune de Saxon près de Martigny, les bergers ne se logent pas, mais ils bivouaquent en plein air, pendant deux mois, ainsi que leurs troupeaux : en temps de pluie, un sapin ou une saillie de roc leur sert momentanément d'abri.

Excepté le berger en chef, les pâtres de Champrion ne se couchent pas la première semaine de l'alpage ; mais ils gardent leurs vaches toute la nuit, de peur qu'elles ne se jettent dans les précipices, ou qu'elles ne se perdent dans les glaciers voisins : ensuite ils se partagent les veilles de la nuit et dorment tour à tour. Leur vie est des plus dures et des plus pénibles, et cependant, arrivés pour la plupart fort maigres au chalet, ils redescendent en automne dans leurs villages avec le plus bel embonpoint, grâce à l'excellence des laitages dont ils se nourrissent exclusivement, sans voir ni pain ni viande, ni vin, pendant leur séjour sur cette montagne. Le fromage en est très bon, et serait un des meilleurs des Alpes s'ils savaient mieux le confectionner et qu'ils eussent des chaudières assez grandes ; mais ils n'en ont que de petites, et sont par cette raison obligés de faire leurs pièces de parties caillées et cuites séparément et réunies ensuite dans une seule masse, amalgame qui doit nécessairement nuire à la qualité de cette marchandise ; dans les montagnes de Gruyère, dont les fromages sont si estimés, chaque pièce au contraire n'est faite que du lait manipulé dans une seule chaudière.